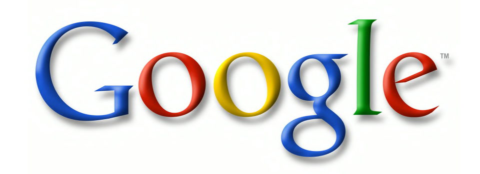
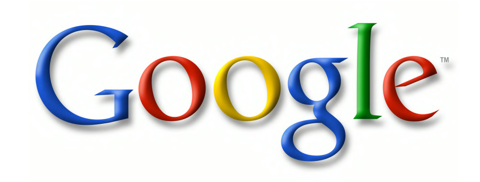
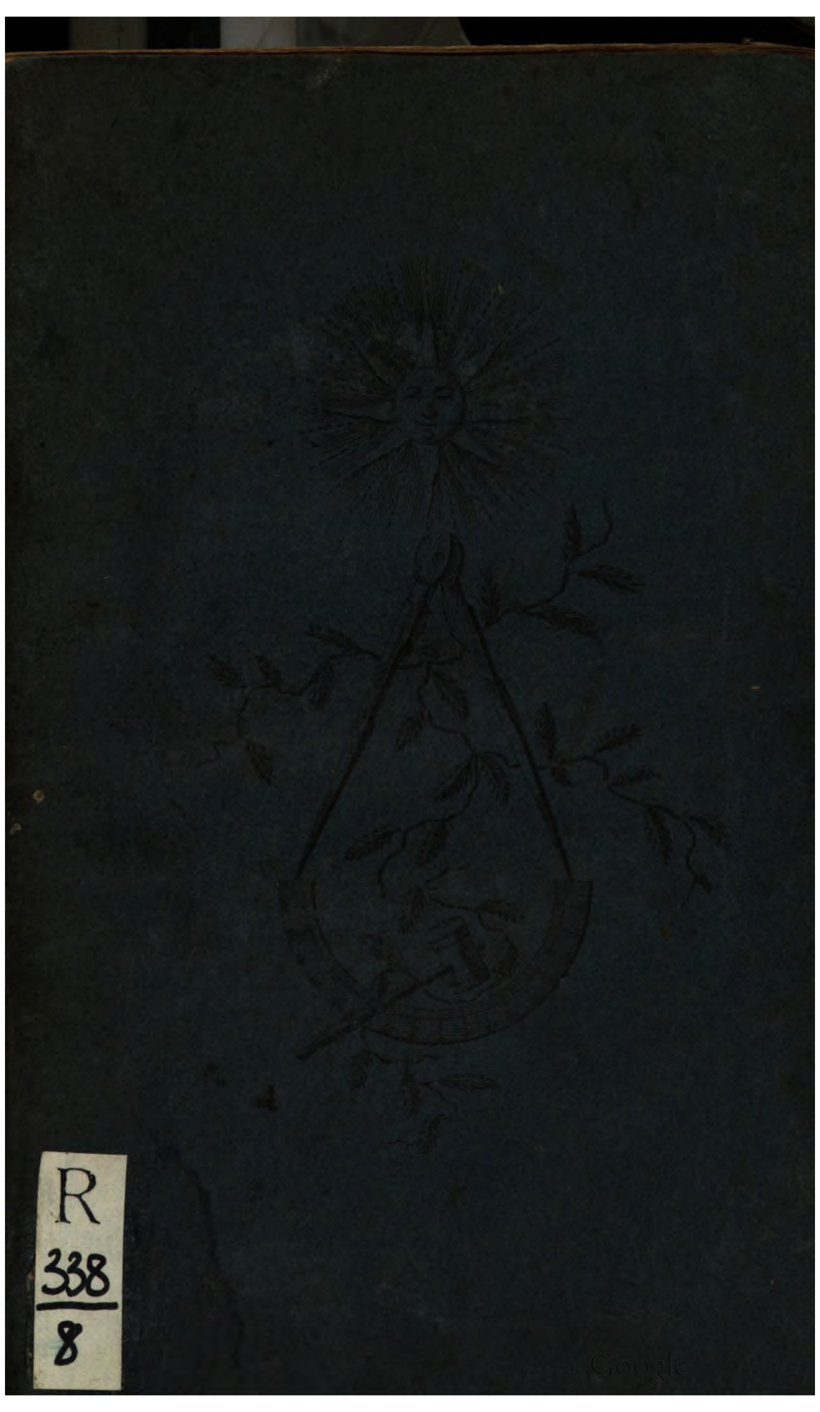





R
338
8

ENTRETIENS
SUR LA
FRANC-MAÇONNERIE

par un Philosophe bien digne d'en être.



MDCCLXXXIV.

DÉDICACE

DE

L'ÉDITEUR FRANÇOIS.

*Vous vous plaignez, Madame la Comtesse, de ce que M. votre fils se soit fait recevoir à la Loge de ***. Lisez l'écrit d'un Philosophe que je vous présente, & vous aurez plutôt du regret, si je vous dis, que malgré sa reception dans l'Ordre, M. votre fils n'aura peut-être jamais l'avantage d'être Franc-Maçon. Vous me faites la grace de m'estimer,*

quoique je fasse profession de l'être. Le Philosophe l'étoit-il? Je suis Franc-Maçon, Madame, & je vous renvoie au titre : Il étoit digne de l'être.

Agréez le très profond respect avec lequel j'ai l'honneur &c. &c

ENTRETIENS SUR LA FRANC-MAÇONNERIE.

PREMIER ENTRETIEN.

A. A quoi rêvez vous donc, mon cher?

B. A rien.

A. Mais vous êtes d'une tranquilité!

B. C'est cela même. Pense

t-on lorsqu'on jouit? je jouis de cete belle matinée.

A. Vous avez raiſon; vous auriez pû me rendre ma question

B Si ma diſtraction avoit quelque objet, je vous en parlerois. Rien de plus agréable que de penſer tout haut avec un ami.

A. Je l'aime bien autant que vous.

B. Mais vous, avez-vous donc asſez ſavouré cette charmante matinée? Voudriez-vous entâmer quelque ſujet d'entretien? Pour moi je n'ai rien en tête dans ce moment-ci.

A. Mais oui: je me rappelle

qu'il y a longtems que j'ai voulû vous faire une queſtion.

B. Hé bien?

A. Eſt-il vrai, mon ami, que vous êtes Franc-maçon?

B. C'eſt une preuve que vous ne l'êtes pas.

A. Apparemment. Mais je vous en prie, l'êtes vous?

B. Je crois l'être.

A. C'eſt à-dire que vous n'êtes pas ſûr de votre fait.

B. Si fait, je crois en être aſſez ſûr.

A. Car vous ſçauriez ſi vous avez été reçu dans l'ordre, & quand, & où, & par qui?

B. Cela ne prouveroit pas grand' choſe.

A. Comment?

B. Bien des gens ſont dans ce cas.

A. C'eſt à-dire?

B. Je crois être un Franc-Maçon, non parce que des Franc-Maçons m'ont reçu dans une loge réguliere, mais parce que je me flatte de comprendre la nature & le but de l'ordre, & de ſçavoir en quels tems & dans quels endroits il a ſubſiſté, & par quels moiens on en avance ou retarde les progrès.

A. Et vous vous contentez de dire, que vous croyez l'être?

B C'eſt une façon de parler que j'aime aſſez, non pas faute

de conviction, mais pour éviter des disputes.

A. Vous me parlez comme à un étranger.

B. Pardonnez-moi, l'amitié n'y fait rien.

A. Vous êtes reçu ! vous êtes instruit de tout ! ——

B. Tant d'autres sont reçus comme moi, & croyent tout sçavoir.

A Pouviez vous donc être reçu, sans sçavoir ce que vous sçavez ?

B. Mais !

A. Comment, mais ?

B. Parce que la plûpart de ceux, qui font la reception n'en sçavent rien eux-mêmes

Et ceux qui le ſçavent, ne peuvent pas le dire.

A. Mais pouriez-vous donc ſçavoir ce que vous ſçavez ſans avoir été reçu?

B. Pourquoi pas? La Franc-Maçonnerie n'a rien d'arbitraire; ce n'eſt pas une affaire de convention; c'eſt quelque choſe de réel & de néceſſaire, qui eſt fondé dans la nature de l'homme & dans celle de la ſociété civile; ainſi l'on n'a pas beſoin d'en être mis au fait par un tiers, on peut l'entrevoir tout ſeul.

A. La Franc-Maçonnerie n'eſt pas une affaire de convention, dites vous? Eh! n'a

t-elle pas ſon langage, ſes cé-rémonies, ſes ſignes, qui lui ſont particuliers, & par conſéquent arbitraires?

B. D'accord. Mais ces cérémonies, ce langage, ces ſignes, ce n'eſt pas-là la Franc-Maçonnerie.

A. La Franc-Maçonnerie ſeroit quelque choſe de néceſſaire! Eh où en étoient donc les hommes, lorſqu'il n'y eut point de Franc-Maçonnerie?

B. La Franc-Maçonnerie a été de tout tems.

A. Mais qu'eſt ce donc que cette Franc-Maçonnerie réelle & néceſſaire?

B. Je vous l'ai déja fait en-

tendre: c'eſt une choſe que ceux, qui la ſçavent, ne ſçauroient pas dire.

A. Et par conſéquent un être de raiſon ?

B. Doucement, mon cher! Pas ſi vite!

A. Tout ce dont j'ai une idée, je peux le rendre par des mots.

B. Pas toujours; du moins ſouvent pas de maniére que ces mots là communiquent à d'autres l'idée que vous avez de la choſe.

A. Peut-être pas une idée bien préciſe, mais toujours une idée quelconque.

B. Une idée quelconque ſe-

roit ici ou inutile ou dangereuſe: dangereuſe ſi elle en contenoit trop, inutile ſi elle en contenoit trop peu.

A. Ce que vous dites eſt aſſez curieux. Mais enfin, ſi les Franc-Maçons, qui poſſédent le ſecret de l'ordre, ne peuvent pas le rendre par des mots, comment cet ordre-là s'y prend-il donc pour s'étendre?

B. Par des faits! Ils admettent parmi eux des gens de bien, de jeunes gens: on les met à portée de ſoupçonner, de déviner ces faits; les adeptes voient agir les Franc-Maçons, autant qu'on puiſſe le voir. Ils y trouvent du goût

& finissent par en faire autant.

A. Des faits! des actions des Franc-Maçons! Je n'en connois pas d'autres que leurs *Discours* & leurs *Cantiques*, la plupart plus recommandables par la beauté de l'impression que par la profondeur ou l'élégance des pensées.

B. C'est le cas de bien d'autres *Discours* & *Cantiques*.

A. Ou faut-il prendre pour les faits des Franc-Maçons ce dont ils se vantent dans ces Discours & dans ces Cantiques?

B. S'ils font mieux que de s'en vanter!

A. Et de quoi se vantent-ils donc? De rien, qu'on n'ait lieu

d'attendre de tout homme de bien, de tout bon citoien: Ils font bons amis, bien-faiſans, ſoumis, remplis d'amour de la patrie.

B. Et vous comptez tout cela pour peu de choſe?

A. Mais, pour ſe diſtinguer de tous les autres hommes par ces qualités-là, ſans doute! Qui eſt-ce donc qui n'eſt pas dans l'obligation de poſſéder ces qualités?

B. Dans l'obligation, oui!

A. N'eſt-ce donc que la Franc-Maçonnerie qui fourniſſe des motifs pour acquérir ces qualités, ou des occaſions pour les exercer?

B. Mais si elle en fournit un motif de plus?

A. Ah, mon cher, pourquoi multiplier les motifs? Il vaut mieux n'en prendre qu'un seul, & lui donner la plus grande force. Le nombre des motifs en morale est comme le nombre des roues dans la Mécanique: plus il y a de roues, & plus la machine risque de manquer.

B. C'est la vérité.

A. Et quel motif encore! un motif qui diminue tous les autres, qui les rend suspects! qui se vante lui-même d'être le meilleur & le plus puissant de tous!



B. Soions justes, mon cher! N'abusons pas des hyperboles, des *quiproquos* peut-être, qui se trouvent dans ces minces Discours & Cantiques. Qui vous dit que ce ne sont pas là des essais, des productions de jeunes têtes?

A. C'est à dire que le Frere Orateur est un Gascon.

B. Cela dit seulement que ce que le Frere Orateur vante desFranc-Maçons,ce ne sont pas les faits des Franc-Maçons Le Frere Orateur n'est du moins pas un jaseur, & des faits parlent d'eux-mêmes.

A Apréſent j'y suis. Eh comment ai-je pu ne pas me

rapeller ces faits, ces faits parlans, je pourois dire ces faits qui font tant de bruit ! Non feulement les Franc-Maçons fe foutiennent l'un l'autre ; ce ne feroit-là que le caractere essentiel de toute Société, de toute union quelconque. Mais que ne font-ils pas en faveur du public en général, dont ils font membres?

B. Par exemple? Car je fuis curieux de voir fi vous y êtes effectivement.

A. Par exemple : les Franc-Maçons à Stockholm ! Ne leur doit-on pas l'établiffement des Enfans-trouvés?

B. Oui : pourvu que les Franc-

Maçons de Stokholm ſe ſoient encore évertués à d'autres égards!

A. A quels autres égards?

B. Mais, enfin, à d'autres égards.

A. Et les Franc-Maçons à Dresde? qui fourniſſent de l'ouvrage à de jeunes-filles & leur font apprendre à faire des métiers —— dans la vue aparemment de diminuer la néceſſité d'un établiſſement d'Enfans-trouvés.

B. Point de mauvaiſes plaiſanteries, mon ami!

A. Hé bien donc ſans commentaire! —— Et les Franc-Maçons de Brunsvick, qui font

apprendre le deffein à des enfans pauvres qui annoncent du talent !

B. Pourquoi pas ?

A. Et les Franc Maçons de Berlin, qui foutiennent l'établiffement d'éducation de M. Bafedof !

B. Comment ? Les Franc-Maçons ! Ils foutiennent l'établiffement de M. Bafedof ! qui vous a fait ce conte ?

A. Toutes les gazettes en ont parlé !

B. Des gazettes ! Il me faudroit voir une quittance de la main de M. Bafedof. Encore devrois-je être fûr que la quittance ne portoit pas *à des*

Franc-Maçons de Berlin, mais *aux* Franc-Maçons, à l'ordre.

A. Comment donc? vous n'approuvez pas l'établiſſement de M. Baſedof!

B. Moi! on ne ſçauroit pas davantage.

A. Ainſi vous ne lui enviez pas ce ſoutien?

B. Perſonne ne lui veut plus de bien que moi.

A. En ce cas-là je ne vous entens point.

B. Je n'en ſuis pas ſurpris, c'eſt ma faute. Le fait eſt, que des Franc-Maçons peuvent faire des choſes, qu'ils ne font pas comme Franc-Maçons.

A. Et vous dites cela de

toutes les bonnes actions, de tous les faits des Franc-Maçons en général ?

B. Peut-être! Peut-être tous ces faits des Franc Maçons que vous venez de me nommer, ne font ils que leurs faits *externes*, pour me servir d'une phrase de l'Ecole.

A. C'est-à dire ?

B. C'est-à-dire seulement leurs faits, qui frappent le peuple: des faits, qu'ils ne font que dans la vue de frapper le peuple.

A. Afin d'en obtenir l'estime ou de se faire tolérer?

B. Cela se pourroit.

A. Mais leurs vraies actions

donc, leurs propres faits? — Vous ne me repondez point!

B. Je vous ai dejà repondû, c'eſt-là leur ſecret.

A. Ha, ha! ainſi ce ſont ces faits-là qu'on ne peut pas rendre par des mots!

B. Tout ce que je peux vous en dire, c'eſt que les vrais faits des Franc-Maçons ſont ſi rélévés & d'une ſi grande portée, qu'il peut ſe paſſer des ſiecles entiers, avant qu'on puiſſe dire, voilà ce qu'ils ont fait! Et avec tout cela ce ſont eux qui ont fait tout le bien qui exiſte encore dans le monde: Je dis *dans le monde!* — Et ils continuent de travailler

à tout le bien qui pourra encore ſe faire *dans le monde.* — Souvenez vous que je dis encor *dans le monde !*

A. Allez, vous vous moquez de moi !

B. Je vous parle ſur mon honneur du plus grand ſérieux. Mais attendez, voilà un papillon d'une famille rare & qui manque à ma collection ; ainſi vîte encore trois mots : *Les vrais faits ou actions des Franc-Maçons tendent à rendre ſuperflues la plupart de ce qu'on nomme communément de bonnes actions.*

A. Et n'en font pas moins de *bonnes actions* elles-mêmes ?

B. On ne peut pas meilleures ! Suivez un peu ce fil. Dans un moment je vous rejoins.

A. *De bonnes actions qui tendent à rendre de bonnes actions superflues !* Voilà un énigme bien conditioné, & je n'aime pas perdre mon tems à déchiffrer des énigmes. Je vais plutôt me ranger sous cet arbre & suivre le travail de cette légion de fourmis.



DEUXIÉME ENTRETIEN.

A. Hé bien, où avez-vous été si longtems? Et votre papillon, vous ne l'avez pas atrapé?

B. Il m'a mené bien loin, & à la fin le canal m'en a séparé.

A. Voilà de ces faux-fuians.

B. Et vous, avez-vous réflêchi?

A. Quoi? à votre énigme? je ne l'atraperois pas non plus, ce beau papillon. Aussi je n'y perdrai pas ma peine. J'ai essaié une fois de vous parler de Franc-Maçonnerie, je n'y re-

viens plus. Vous êtes tout comme les autres.

B. Comme les autres? Mais bien d'autres ne vous auroient pas dit ce que je vous ai dit.

A. En vérité? Il y a donc des hérétiques parmi les Franc-Maçons, & vous en êtes un? —— Mais tous les hérétiques ont ordinairement quelque chofe de commun avec les bons-croyans, & c'eft ce dont je vous parlois.

B. De quoi parliez vous donc?

A. Hérétiques ou ortòdoxes, tous les Franc Maçons jouent des mots; ils vous laiffent faire des queftions, &

vous font des réponſes qui n'en ſont point.

B. Oui! Hé bien, parlons donc d'autre choſe, car auſſi bien vous m'avez tiré de mon precieux *far niente*.

A. Rien n'eſt plus aiſé que de vous remettre dans cet état où vous trouvez tant de charmes. Mettez vous ici à coté de moi, & regardez.

B. Quoi donc?

A. Mais ce mouvement continuel ici dans cette fourmilliére. Quelle activité, & en même tems quél ordre! Tout porte, ou traîne, ou pouſſe, & nul ne fait obſtacle à l'autre; au contraire ils s'en-

tre-aidant tous mutuellement.

B. Les fourmis vivent en ſociété, tout comme les abeilles.

A. Et bien mieux en ſociété encore que les abeilles, car ils n'ont perſonne entre eux qui les gouverne ou les conduit.

B. Ainſi il ſe peut y avoir de l'ordre ſans gouvernement.

A Pourquoi pas, ſi chaque individû ſçait ſe gouverner lui même?

B. Croiez vous que les hommes en viendront jamais là?

A. Difficilement.

B. Tant pis.

A. Oui bien, tant pis.

B. Allons, levez-vous, car voilà bientôt les fourmis qui

vont grimper ſur vous D'ailleurs je penſe là à une choſe, ſur laquelle je ſerai charmé de m'entretenir avec vous Je ne connois pas encor vos idêes là desſus.

A. Sur quoi donc?

B. Sur la ſociété civile des hommes en gênéral. Qu'en penſez vous?

A. Mais je la trouve fort bonne.

B. Cela n'eſt pas douteux. Mais croyez vous que ce ſoit un but, ou ne feroit-ce ſimplement qu'un moien?

A. Cela demande un commentaire.

B. Hé bien, je m'explique.

Les hommes ſont-ils faits pour les ſociétés, ou bien les ſociétés n'exiſtent-elles que pour les hommes ?

A. Il y a des philoſophes qui prétendent l'un. Pour moi j'inclinerois aſſez vers l'autre.

B. J'en penſe tout comme vous. Les Sociétés ſervent à raſſembler les hommes, afin que, dans cette aſſociation & par elle, chaque individû jouiſſe d'autant mieux de la portion de bonheur à laquelle il a droit par ſa nature. La ſomme totale du bonheur individuel de tous les membres fait le bonheur de la ſociété; ſi bien que hors de-là il n'y en

a point. Car tout autre bonheur ſocial, qui ſupoſe une privation de bonheur pour quelques individûs, n'en eſt pas un & n'eſt qu'un masque de la tirannie.

A. Voilà par exemple une choſe que je ne voudrois pas dire tout haut.

B. Pourquoi pas?

A. Parce qu'on abuſe aiſément d'une vérité, ſur laquelle chacun penche à juger d'après ſa propre ſituation.

B. Sçais tu, mon ami, que tu es deja plus qu'à demi Franc-Maçon?

A. Moi?

B. Oui vous! car vous re-

connoisſez déjà des vérités qu'il vaut mieux taire.

A. Mais qu'on peut du moins dire.

B. Le ſage ne dit point, ce qu'il vaut mieux qu'il taiſe.

A. Tout comme il vous plaira. Mais de grâce ne parlons plus de Franc-Maçonnerie; car je n'en veux plus rien ſçavoir.

B. Mille pardons, mon cher! vous voiez du moins que je ne repugne nullement à vous en dire davantage.

A. Vous vous moquez —— mais voions. La vie civile des hommes, toutes les ſociétés, ne ſont que des moiens pour

conduire les hommes au bonheur. Bon! Après?

B. Ce ne font tout au plus que des moiens, & des moiens d'invention humaine; quoique je ne voudrois pas disconvenir, que la Nature n'ait dirigé tout de maniére, que les hommes ont vîte dû s'aviser de cette invention.

A. Voilà ausfi pourquoi bien des gens ont regardé la fociété civile comme un but de la Nature. Car puisque tout nous y conduit, nos pasfions ausfi bien que nos befoins, ils en ont conclû, qu'elle étoit la fin que la Nature avoit eû en vûe. Comme fi dans le plan général

de la Nature, les moiens mêmes n'étoient pas autant de buts. Comme ſi la Nature avoit pû ſe propoſer de travailler pour le bonheur de quelque idée abſtraite, comme ſont celles de *ſociété*, *d'état*, de *patrie*, &c. plutôt que pour le bonheur individuel des êtres qui compoſent ces E'tats & ces Sociétés!

B. A' merveille. Voilà le chemin où j'ai voulu vous voir. Car dites moi àpreſent, ſi les inſtitutions ſociales ne ſont que des moiens, & des moiens d'invention humaine, penſez-vous qu'elles ſoient ſeules exemptes du ſort commun de tous les

moiens d'invention humaine?

A. Qu'eſt-ce que vous nommez le ſort commun des moiens d'invention humaine?

B. Ce qui eſt inſéparable de la nature de ces moiens; ce qui les diſtingue des moiens divins & infaillibles.

A. C'eſt à dire?

B. C'eſt à dire leur faillibilité! c'eſt à dire, que ſouvent ils ne manquent pas ſeulement leur but, mais qu'il en réſulte quelque fois précisément le contraire.

A. Pouriez vous m'en citer quelque exemple?

B. Rien n'eſt plus aiſé. Voiez la navigation, les vaiſſeaux;

Ce ſont là des moiens que les hommes ont inventé pour ſe transporter dans des païs éloignés. Mais ces mêmes moiens empêchent ſouvent des hommes d'arriver jamais dans ces païs là.

A. Les naufragés & les noyés ſans doute. Pour le coup je crois vous entendre. Mais on connoit aſſez les cauſes, qui font que tant d'individûs ne gagnent rien en bonheur, par l'inſtitution de la ſociété. Il y a tant de différentes inſtitutions ſociales; ainſi l'une eſt meilleure que l'autre. Quelques unes ſont évidemment mauvaiſes & abſolument contraires à leur but.

Et la meilleure eſt peut-être encore à trouver.

B. Il y a bien plus. Supoſez le meilleur ſiſtême de ſociété poſſible trouvé. Supoſez que tous les habitans du monde aient adopté ce ſiſteme. Ne croyez vous pas que même alors il réſulteroit de ce meilleur ſiſtême de ſociété poſſible, des choſes qui feroient trés contraires au bonheur de l'homme, & dont l'homme eût été exempt, s'il étoit reſté dans l'état de la nature?

A Mais du moment que d'un certain ſiſtême de ſociété il réſultât des choſes pareilles, ce ſiſtême là ne feroit plus le

meilleur ſiſtême de ſociété poſſible.

B. Supoſé qu'il y eut un meilleur. Mais alors je prens le meilleur là; ou enfin, comme j'ai dit, je prens le meilleur ſiſtême poſſible, & je répéte ma queſtion.

A. A' vous dire vrai, mon cher, il me paroit que vous ne faites que ſophiſtiquer d'après votre premier principe, que tout moien d'invention humaine doit être défectueux par ſa nature; & en rangeant dans la claſſe de ces moiens toutes les inſtitutions ſociales, ou tous les ſiſtêmes de ſociété quelconques en général & ſans exception.

B. Pas tout à fait.

A. Et vous feriez bien embaraffé, fi je vous preffois de me nommer une de ces chofes défavantageufes.

B. Qui refulteroient néceffairement du meilleur fiftême de fociété poffible? Embaraffé, dites vous! Mais, mon ami, il y en a vingt pour une.

A. Hé bien, de grace, une feule!

B. Nous fupofons donc le meilleur fiftême de fociété poffible trouvé, nous fupofons que tous les hommes du monde vivent fous ce fiftême; eft-ce dire, que tous les hommes du monde ne feroient

qu'un ſeul & même Etat ?

A. Difficilement Un Etat auſſi immenſe ne ſeroit pas ſuſceptible d'adminiſtration : ainſi il ſe partageroit en pluſieurs petits Etats, qui ſeroient tous régis ſur le même plan & d'après les mêmes principes.

B C'eſt à dire que dans cet ordre là les hommes ſeroient encore des François, des Anglois, des Allemands, des Eſpagnols, des Italiens, des Ruſſes, —— ——

A. Indubitablement.

B. Et voila d'un! Car enfin chacun de ces petits Etats auroit ſon interêt propre! Et chaque individu s'intéreſſeroit

à l'interêt particulier de l'Etat dont il fût membre.

A. Cela va ſans dire.

B. Mais tous ces interêts ſeroient ſouvent en colliſion, tout comme aujourd'hui Et deux individus de deux Etats différens ne ſçauroient manquer d'avoir l'un envers l'autre de certaines préventions, tout comme nous en remarquons dans des individus de différentes nations.

A. Probablement.

B. C'eſt-à-dire, lorsqu'un François rencontre un Anglois, ou un Eſpagnol, ce n'eſt plus ſimplement un *homme* qui rencontre un *homme* tout court;

ce n'eſt plus un être, qui eſt entraîné vers ſon ſemblable, par la ſeule parité de leur nature, ſans plus ni moins; mais un *certain homme* rencontre un *certain homme*, dont chacun ſe ſent une tendance différente de celle de l'autre, qui leur donne de l'éloignement, de la froideur, de la méfiance, l'un pour l'autre, avant qu'individuellement & pour leur propre interêt ils aient rien à démêler enſemble.

A. Cela n'eſt malheureuſement que trop vrai!

B. Ainſi il eſt encor vrai, que le moien même qui raſſemble les hommes en ſociété,

afin d'aſſurer leur bonheur par cette union, ſert en même tems à les ſéparer, à les diviſer, à les éloigner l'un de l'autre.

A. Dans ce ſens là, oui!

B. Avançons d'un pas. Pluſieurs de ces petits Etats, dont nous avons vu la neceſſité, auroient un climat différent; ainſi ils auroient chacun d'autres beſoins, & d'autres moiens ou manieres de ſatisfaire à ces beſoins; ainſi ils auroient d'autres coutumes, ils auroient d'autres mœurs, & par conſéquent une autre morale, & par conſéquent de différentes réligions! n'eſt-il pas vrai?

A. Voilà un pasterrible!

B. Les hommes feroient encore tantôt Juifs, tantôt Chrétiens, tantôt Turcs, &c.

A Je n'oferois pas le nier.

B. Par conféquent, quelques noms qu'ils pourroient porter, ils fe conduiroient encore, les uns envers les autres, comme de tout tems on a vu faire à des Juifs, à des Chrétiens, à des Mahométans. C'eft à dire non pas comme des hommes envers des hommes fimplement, mais comme de certains hommes envers de certains autres hommes, qui fe difputent mutuellement de certains avantages fpirituels, & qui fondent fur ces prétendus avantages des

droits, dont jamais l'homme ne ſe ſeroit aviſé dans l'état de la ſimple nature.

A. C'eſt bien triſte, mais c'eſt malheureuſemen vraiſemblable.

B. N'eſt ce que vraiſemblable?

A. Mais à vous dire vrai, puisque vous avez commencé par ſupoſer que tous les Etats avoient adopté le même ſiſtême de ſociété, il me ſemble qu'ils pouroient bien auſſi avoir tous la même réligion. Et je ne comprends pas comment un ſeul & même ſiſtême ſocial pourait être compatible avec des ſiſtêmes différens de réligion.

B. Je vous avoue franchement, que je le comprends tout auſſi peu que vous —— auſſi bien bien je n'ai fait la premiere ſupoſition, qu'afin de vous ôter tout ſubterfuge. Au vrai l'un eſt auſſi impoſſible que l'autre. Un Etat, une Société en ſupoſe pluſieurs; autant de Sociétés, autant de différentes inſtitutions ſociales, & par conſéquent autant de religions

A. Oui, oui, je vois que cela eſt probable.

B. Soiez aſſuré que cela eſt; & remarquez la ſeconde calamité, que la Société civile cauſe aux hommes: entiérement

contre ſon but. Elle ne peut réunir les hommes, ſans les diviſer ; elle ne peut les diviſer, ſans établir entre eux d'immenſes abîmes, ſans ériger des murs de ſéparation des uns aux autres.

A. Et quels abîmes terribles! quels murs de ſéparation ſouvent inſurmontables!

B. Ce n'eſt pas tout encore. Non ſeulement la ſociété civile a cela de mal, qu'elle déſunit & diviſe les hommes en différentes nations & en différens cultes. Cette diviſion dans un petit nombre de grandes maſſes, dont chacune feroit un tout à part-ſoi, vaudroit tou-

toujours mieux encore qu'une parfaite déſunion. Mais la ſociété civile fait bien pis ; elle étend cette diviſion encore dans chacune des parties jusques à l'infini.

A. Comment donc?

B. Mais penſez-vous qu'un Etat, qu'une ſociété quelconque pourroit ſubſiſter ſans une différence de rangs? Que vous la ſupoſiez bonne ou mauvaiſe, fort éloignée ou très voiſine de la perfection; il n'y a point de cas poſſible, où tous les membres aient les mêmes rapports l'un à l'autre, quand même ils auroient tous part à la législation, ils ne peuvent jamais y avoir tous également

part, du moins une part également immédiate. Et par conséquent, il y aura toujours des membres plus puiſſans, & d'autres qui le ſoient moins. De même, ſuppoſez que du commencement il ſe ſoit fait entre tous les membres un partage égal de toutes les terres, poſſeſſions ou domaines de l'Etat. Cette égalité de partage ne pourra jamais ſubſiſter pendant deux générations. Il y aura toujours quelques-uns des membres qui ſçauront tirer plus de parti de leurs poſſeſſions que les autres. D'ailleurs les uns auront un plus grand nombre d'héritiers que les autres, en-

tre lesquels il faudra ſou-partager des poſſeſſions, qui ont peut-être dégénéré entre leurs mains. Dès ce moment il y aura des membres riches & des membres pauvres.

A. Cela va ſans dire.

B Or je vous en prie, calculez combien il y a dans le monde de maux, dont la ſource ne ſe trouve pas dans cette diverſité de rangs.

A. Que ne puis-je vous conteſter toutes ces vérités! Mais auſſi quel motif aurois-je de vous les conteſter? Soit donc! Il n'eſt pas poſſible de raſſembler les hommes autrement qu'en les diviſant. Et ils ne

peuvent demeurer enfemble fans fe divifer à l'infini! Je conviens que cela eft, que cela ne fçauroit être autrement.

B. Et voilà tout ce que j'ai prétendu vous prouver.

A. Mais de grace, qu'eft ce donc que vous vous êtes propofé, en me le prouvant? Voudriez vous me dégoûter de la fociété civile? me faire fouhaiter, que les hommes ne fe fuffent jamais avifés de fe réunir enfemble?

B. Et vous, pouvez-vous me méconnoitre à ce point là? — La fociété civile n'eut-elle que ce feul avantage, qu'elle fert à étendre la cultu-

re de l'eſprit humain, je la bénirois toujours, dût-elle entraîner des calamités beaucoup plus grandes.

A. Qui veut jouïr du feu, dit le proverbe, doit ſe conſoler de la fumée.

B. Préciſément. —— Mais puisque par malheur le feu ſupoſe neceſſairement de la fumée, ne ſeroit-il donc pas permis d'inventer des ventilateurs? Et celui qui inventa des ventilateurs, direz-vous qu'il n'aimoit pas le feu? Voilà où j'en voulois venir.

A. Et où eſt ce donc que vous en voulez venir? Je n'y vois encore goutte.

B. Le paralléle ne laiſſe pas d'être frapant. De ce que les hommes ne peuvent être raſſemblés en ſociété, autrement que par ces diviſions que nous avons vues, s'en-ſuit-il que ces diviſions-là ſoient bien bonnes?

A. Mais non.

B. Ces diviſions-là en deviennent-elles ſacrées?

A. Comment ſacrées?

B. De maniere qu'il ſeroit défendu d'y toucher!

A. Dans quelle vue?

B. Dans la vue de les empêcher de faire des progrès ou de s'accroître au-delà de la neceſſité. Dans la vue d'en rendre les ſuites auſſi peu

nuisibles qu'il se puisse faire.

A. Comment voudriez-vous que cela fût défendû?

B. Mais, ce n'est pourtant pas ordonné non plus. Du moins les loix civiles ne l'ordonnent point. Car les loix civiles ne s'étendent jamais au delà des limites de leurs états. Et ceci est précisément un objet qui est situé au delà des limites de tous les états, *in globo* ou séparément. Ainsi ce ne peut être qu'une œuvre *surrogatoire.* Et il seroit à souhaiter que les hommes les plus sages & les plus vertueux de chaque Etat voulussent se réunir pour se char-

ger de ce travail *ſurrogatoire*?

A. Plus à ſouhaiter qu'à eſpérer: mais bien fort à ſouhaiter ſans doute.

B. N'eſt-il pas vrai? —— En effet, quoi de plus déſirable pour l'humanité, que dans chaque Etat il ſe trouvât des hommes, qui, libres de tous préjugés nationaux, ſçûſſent marquer le point juſte, où le patriotisme ceſſe d'être une vertu?

A. Rien de plus déſirable, ſans doute.

B. Quoi de plus déſirable, que dans chaque Etat il ſe trouvât des hommes, qui, affranchis de tous les préjugés attachés à

la réligion de leur païs, ne crûssent pas que tout ce qu'ils regardent eux mêmes comme bon & vrai, le soit nécessairement & pour tout le monde?

A. Rien de plus désirable!

B Quoi de plus désirable que dans chaque Etat il se trouvât des hommes, aussi difficiles à éblouir par l'élévation du rang, qu'à dégoûter par la bassesse de condition sociale; des hommes vers lesquels un Grand dédaigneroit aussi peu de s'abaisser, que le dernier des citoiens craindroit peu de s'élever à leur niveau?

A. Rien de plus désirable encore!

B. Et ſi je vous diſois que tous ces ſouhaits ſont remplis; que ces biens ſi déſirables exiſtent réellement & de fait!

A. Comment? tout cela exiſteroit! ne ſeroit pas le plus beau des rêves! —— En effet il ſe peut qu'il ſe trouve parci par là, de tems à autre, quelque homme de cette trempe.

B. Pas ſeulement parci parlà, pas ſeulement de tems à autre.

A. Dans de certains tems, dans de certains païs, il s'en trouvera peut-être pluſieurs à la fois.

B. Et ſi au moment que je

vous parle, il se trouvât par-tout des hommes pareils! S'il devoit désormais s'en trouver dans tous les tems?

A. Plût à Dieu!

B. Si ces hommes là ne vivoient pas isolés; si leurs travaux ne se perdoient point, en se séparant; s'ils ne faisoient pas toujours une Eglise invisible?

A. Le beau rêve!

B. Finissons! —— Si ces hommes-là, dont nous venons de parler si longtems, s'ils étoient connus sous le nom de *Franc-Maçons*?

A. Que dis-tu?

B. Si c'étoient les Franc-

Maçons, dont le travail consistât entre autres à raccourcir, à rapprocher, autant que possible, ces divisions par lesquelles les hommes se deviennent aussi étrangers, les uns aux autres!

A. Les Franc-Maçons!

B. Je dis, s'ils s'occupoient de cela entre autres!

A. Les Franc-Maçons!

B. Hélas, mille pardons! J'oubliois que vous ne vouliez plus entendre parler des Franc-Maçons. Mais voilà qu'on nous fait signe de venir déjeuner. Allons, ne faisons pas attendre nos Dames.

A. Au nom de Dieu! —— Un moment! —— Les

Franc-Maçons, dites vous?

B. C'eſt le fil de notre discours qui m'a inſenſiblement fait repenſer à eux. Je vous en fais mes excuſes. Allons. La compagnie qui nous attend, va nous fournir des ſujets d'entretien plus intéreſſans. Allons!



TROISIÉME ENTRETIEN.

A. Le tourbillon de la ſociété vous m'a enlèvé pendant toute cette journée, mais vous avez beau m'éviter, je vous pourſuis dans votre chambre à coucher.

B. Je ſupoſe donc que vous avez quelque choſe de bien intéreſſant à me dire, car j'ai eû ma bonne part aujourd'hui de ſimple cauſerie.

A. Vous inſultez à ma curioſité!

B. A votre curioſité?

A. Que vous avez ſçu exciter à un tel point ce matin.

B. De quoi avons nous donc parlé ce matin?

A. Mais des Franc-Maçons peut-être!

B. Hé bien! Eſt-ce que dans l'yvreſſe de mon eau de Pyrmont, je vous aurois trâhi le ſecret de l'ordre?

A Lequel ſelon vous il eſt impoſſible de trâhir!

B. Eh mais, ce que vous dites-là eſt aſſez propre à me raſſurer.

A. Vous n'avez pas laiſſé de me dire au ſujet des Franc-Maçons une choſe, à laquelle j'étois bien éloigné de m'attendre, qui m'a frapé vivement, & à laquellé je ne ceſſe de penſer.

B. 'A ſçavoir?

A. De grace ne me tourmentez donc pas comme vous faites; vous ne ſçauriez avoir de la peine à vous le rapeller.

B. Mais je commence en effet à m'en reſſouvenir peu à peu. Et c'eſt là ce qui vous a cauſé ces imperturbables diſtractions, tout ce jour ci, au milieu de tous nos amis, & même de toutes nos Dames?

A. Juſtement. Et je ne ſçaurois m'endormir, avant que vous m'aiez du moins répondu à une ſeule queſtion que je vais vous faire.

B. C'eſt ſelon.

A. Par-où eſt-ce que vous

pouvez prouver, ou du moins me rendre probable, que les Franc-Maçons ſe propoſent effectivement un but auſſi ſublime, auſſi admirable?

B. Vous ai-je donc parlé du but des Franc-Maçons? Je ne m'en ſouviens pas. —— Je ſçais ſeulement que vous ne pouviez pas vous faire une idée des vrais faits des Franc-Maçons; & voilà pourquoi j'ai fixé votre attention ſur un champ où il y a encor à travailler & à quoi nos têtes politiques ne ſe ſont jamais encor aviſées de penſer. —— Peut-être le travail des Franc-Maçons va t-il de ce côté-là. Je dis *peut être*,

je dis, *de ce coté là !* Tout ce que je me ſuis propoſé par notre entretien, c'étoit de vous ôter de l'eſprit un préjugé dans lequel vous me paroiſſiez avoir donné; à ſçavoir que tous les champs en friche feroient dejà découverts, &, ce qui plus eſt, qu'ils étoient déjà occupés & entre des mains d'ouvriers qui étoient parvenus à votre connoiſſance.

A. Tourne-toi autant que tu veux. Il ſuffit, après ce que vous m'avez dit, que je me répréſente les Franc-Maçons comme des gens, qui ſe ſont volontairement chargés d'oppoſer une digue aux inconvé-

niens indiſpenſables de la ſo-
ciété.

B. Hé bien, voilà une idée, qui ne déshonore du moins pas les Franc-Maçons! —— Gardez-là; ne l'entendez ſeulement pas mal. N'y mêlez pas des des choſes qui n'y apartiennent point. —— Les inconvéniens indiſpenſables *de la ſociété!* — non pas de telle ou telle ſocié-té: non pas les maux ou in-convéniens indiſpenſables, lesquels, une ſociété quelconque une fois ſuppoſée ou établie, reſulteroient néceſſairement de cette ſociété-là. Voilà des choſes, dont le Franc-Maçon ne ſe mêle jamais; du moins

pas comme Franc-Maçon. Pour ces derniers maux ou inconvéniens, il laiſſe le ſoin de chercher à les diminuer ou à y rémédier, au citoien, qu'un penchant ou un courage ſupérieur porte à s'en charger à ſes propres risques & dépens. Des maux d'un tout autre genre, d'un gerre plus rélèvé, font l'objet de l'activité du vrai Franc-Maçon.

A. C'eſt ce que j'ai parfaitement compris. Non pas des maux qui font des citoiens mécontents, mais des maux ou des inconvéniens dont le citoien le plus content & qui a le plus lieu de l'ê-

tre ne ſçauroit être exempt.

B. Juſtement! s'oppoſer à ces maux là! —— Comment diſiez vous? —— Oppoſer une digue à ces maux, à ces inconvéniens - là?

A. Oui!

B. La phraſe n'eſt peut-être pas bien juſte. Y oppoſer une digue! —— Pour les écarter tout à fait? —— Cela ne ſe peut pas. On ne peut du moins pas les ôter, les détruire. On riſqueroit de détruire la ſociété même, qui les entraîne par ſa nature. —— Il ne faut pas ſeulement les faire ſoupçonner à ceux qui peut-être ne les ont jamais ſentis.

On doit ſe contenter tout au plus d'exciter de loin ce ſentiment dans les hommes, de le faire doucement éclorre, de cultiver, d'arroſer, de veiller aux progrès de cette plante tendre & délicate. —— —— Voilà tout ce qu'il faut entendre ſous cette phraſe *d'oppoſer une digue aux inconvéniens indiſpenſables de la ſociété* ou *ſocialité civile.* Et je ſuppoſe que vous comprenez en même tems, pourquoi j'ai dit, que les Franc-Maçons avoient beau travailler ſans ceſſe, *qu'il n'en pourra pas moins ſe paſſer pluſieurs ſiecles, avant qu'on puiſſe dire, voilà ce qu'ils ont fait.*

A. Et je ne comprends pas moins le second trait de l'énigme. *De bonnes actions qui tendent à rendre des bonnes actions superflues*.

B. Fort bien. —— Allez à présent, & étudiez ces maux, ces inconvéniens indispensables de toute société : apprenez à les connoitre tous, & pesez toutes leurs diverses influences, les unes contre les autres. Je puis vous assurer que, dans le cours de cette étude, il se présentera à vous des choses, qui, dans des momens d'abattement, paroissent autant d'objections les plus décourageantes & les plus irrésolubles contre la Pro-

vidence & contre la vertu. La lumiere, que vous porterez dans ces difficultés & objections si formidables, repandra le calme dans votre esprit & vous rendra heureux, —— sans que vous ayez besoin de porter le nom de Franc-Maçon.

A. Ce n'est pas sans raison peut-être, que vous dites, sans *porter le nom de Franc-Maçon?*

B. Mais, on peut être quelque chose, sans en avoir la réputation, sans en porter le nom!

A. Fort bien, voilà ce que j'entends. —— Mais pour en revenir à ma demande, que je m'en

m'en vais à cette heure vous propoſer un peu différemment; à préſent que je les connois, ces maux ou ces inconvéniens, auxquels la ſociété des Franc-Maçons s'opoſe —— ——

B. Vous les connoiſſez?

A. Mais vous me les avez nommés vous même!

B. Je n'ai fait que vous en articuler quelques-uns par maniére d'échantillon, quelques-uns ſeulement du nombre de ceux qui frapent les yeux les moins clair-voyans; quelques-maux des plus indisputables, & dont l'influence eſt la plus étendue. —— Mais combien outre ceux-là n'en reſte-t-il pas

encore de bien moins évidens, de bien moins ſujets à conteſtation, dont l'influence eſt bien plus bornée, & qui n'en exiſtent pas moins tout auſſi indispenſablement !

A. Ainſi permettez-moi de ne rendre ma demande applicable qu'aux ſeuls points que vous m'avez articulés vous-même. —— Comment me prouvez-vous, par raport à ces points, à ces objets là excluſivement, qu'ils ſont en effet celui du travail des Franc-Maçons ? —— —— Vous vous taiſez ! —— Vous réfléchiſſez !

B. A' toute autre choſe, ſur

mon honneur, plutôt qu'à une reponſe à votre queſtion. Mais je ne ſçais en vérité pas, quelle idée je dois me former de votre motif à me la faire.

A. Me repondrez-vous, quand je vous aurai dit mon motif?

B. Je vous en donne ma parole.

A. Je connois & je redoute l'extrême ſubtilité de votre eſprit.

B. La ſubtilité de mon eſprit?

A. Je crains que vous ne me donniez votre théorie pour des faits.

B. Tres obligé!

A. Cela vous offenſe-t-il?

B. Bien au contraire, je devrois vous remercier d'avoir nommé ſubtilité d'eſprit, ce que vous auriez pû appeller d'un autre nom.

A. Pardonnez-moi! Mais je ſçais à quel point un eſprit fin ou ſubtil eſt ſujet à ſe tromper lui-même, & combien il lui eſt aiſé de prêter aux gens des plans & des vûes, auxquelles ils n'ont peut-être jamais penſé!

B. Mais ſur quoi eſt ce donc que nous jugeons des plans & des vûes des hommes? ſur leurs actions individuelles aparemment!

A. Sans doute —— Et me voilà remis ſur le chemin de

ma propre demande. —— Sur quelles actions ou faits individuels, ou particuliers & indisputables, des Franc-Maçons, peut-on conclure, que leur but est du moins entre autres, de rapprocher cette scission, cette division, qui resulte necessairement parmi les hommes de la nature même de la société ou des sociétés?

B. Et notez bien, sans nuire à cette société ou à ces sociétés?

A. Tant mieux. Peut-être aussi n'est-il pas necessaire que ce soient précisément des faits, desquels on puisse tirer cette conclusion. Il suffiroit que ce fussent de certaines particulari-

tés, de certaines qualités propres & caractéristiques de l'ordre, qui y conduisent ou qui en résultent. C'est toujours de là que vous avez dû partir, supposé que votre systeme ne soit qu'une hypothése.

B. Vous gardez encore votre défiance! Mais je me flatte que je vous la ferai passer vite, quand je vous aurai cité un principe fondamental de la Franc-Maçonnerie.

A. Hé bien?

B. Un principe, dont ils ne se sont jamais cachés, d'après lequel ils se sont toujours conduits aux yeux de tout le monde.

A. A ſçavoir!

B. A ſçavoir, qu'ils admettent dans leur ordre tout homme de bien quelconque, qui a des qualités convenables, ſans aucune diſtinction de païs, ſans aucune diſtinction de réligion, ſans aucune diſtinction de rang dans la ſociété civile.

A. Ma foi!

B. Il eſt vrai qu'un principe pareil paroit plutôt ſupoſer des hommes, qui ſoient déjà au desſus de ces diſtinctions, que le but d'en former. Mais il faut bien que le nitre ſoit dans l'atmosphere avant qu'il s'attache aux murailles ſous la forme de ſalpêtre.

A. Sans doute !

B. Et pourquoi les Franc-Maçons ne se seroient-ils peut-être pas servis d'une ruse fort ordinaire, qui consiste à étaler en public une partie de son secret, afin de dépaïser la curiosité, qui soupçonne toujours toute autre chose que ce qu'elle voit ?

A. Oui, oui !

B. Pourquoi l'artiste, qui possede le secret de faire de l'argent, ne traiteroit-il pas d'argenterie, pour effectuer qu'on le soupçonne d'autant moins d'en faire.

A. Oh qu'oui !

B. Eh mais, mon ami, m'é-

coutez-vous? Vous me repondez comme en rêve!

A. Non mon cher! mais j'en ſçais asſez; asſez pour cette nuit. Demain avec l'aurore je m'en retourne en ville.

B. Déjà! Et pourquoi ſi vite?

A. Vous me connoisſez de ſi longue main, & vous me faites une demande pareille? Combien votre cure des eaux dure-t-elle encore?

B. Je ne m'y ſuis mis que d'avant-hier?

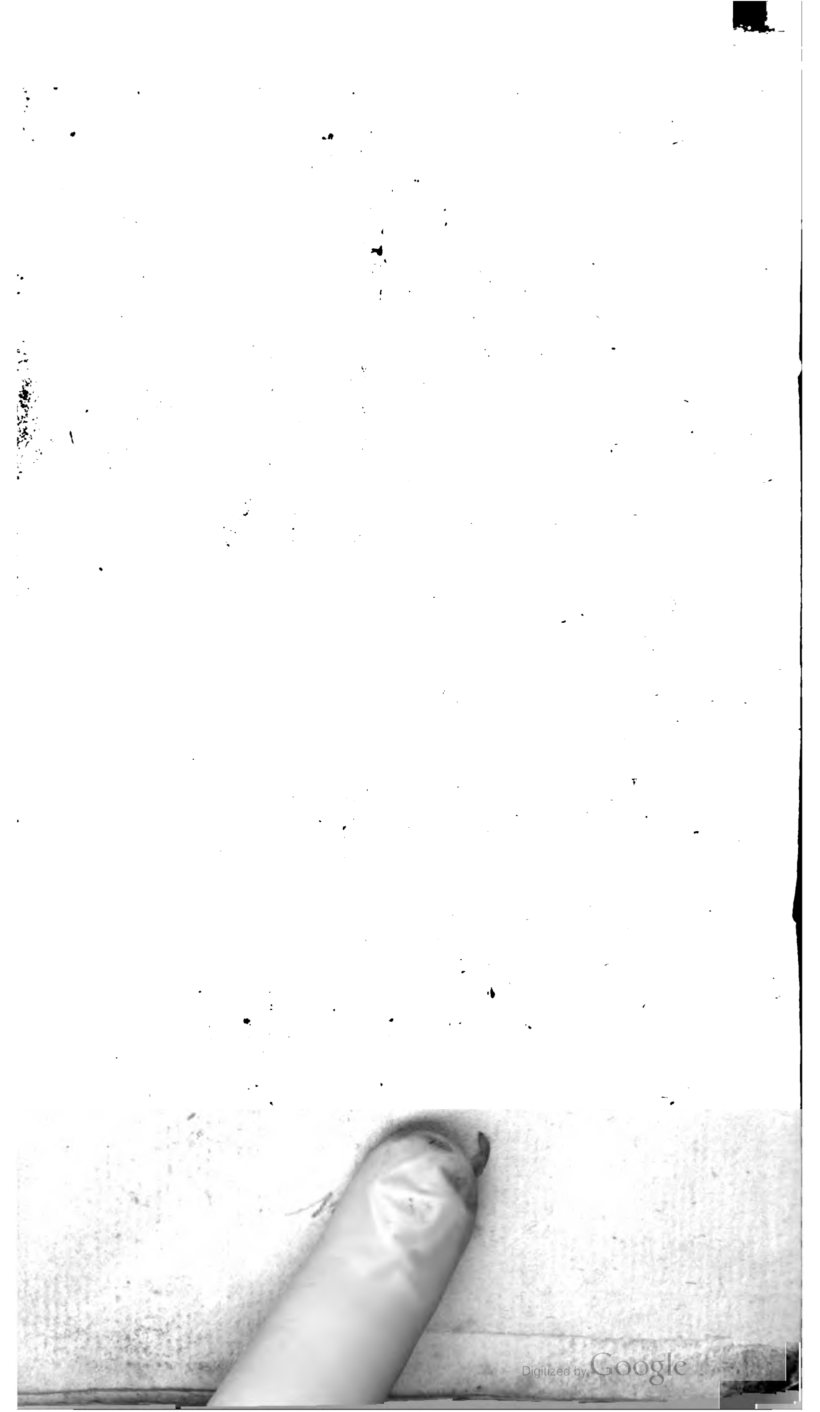
A. Ainſi je vous retrouve encore avant que vous l'aiez finie. Adieu, bonne nuit!

B. Adieu, mon cher, dormez bien.

L'étincelle avoit pris. A partit & devint Franc-Maçon. Ce qu'il trouva dans l'ordre, sera la matiere d'un 4e & 5e Entretien.

André Lebey

Dec. 1910



André Lebey

Déc. 1910

